

UNE LEÇON POUR L'AVENIR ...

Çà avait été dur à démarrer. Les syndicats n'avaient pu se mettre d'accord. Mais maintenant c'était décidé. Tous les transports seraient stoppés pour 48 heures. Ils étaient plusieurs centaines, dans leurs «uniformes» bleus de la compagnie, à écouter le dernier orateur, au dépôt des Lilas. Ils avaient attendu, sans trop d'illusions, le retour de la délégation chez le ministre, avant de prendre une décision ferme. Elle était arrivée tard, et son rapport était celui que tous prévoyaient: les Pouvoirs publics refusaient d'accorder l'augmentation générale des traitements. La réplique fut unanime: «Il faut débrayer!». Les responsables de F.O., d'abord hostiles au mouvement, s'étaient laissés convaincre. On chuchotait, bien sûr, que Guy Mollet était intervenue personnellement avenue du Maine pour engager les leaders F.O. à s'intégrer à la direction d'une grève que ses services savaient inévitables. Mais les militants de base, eux, étaient sincères, décidés à l'action.

C'est pourquoi ce mercredi matin les rues de Paris et de sa banlieue avaient un caractère inhabituel. Pas de bus! Pas de métro! Les vélos étaient sortis des remises et les automobiles, que l'on croyait condamnées au garage par la science de Ramadier, commençaient à congestionner les artères principales.

Les travailleurs, perturbés dans leur routine, discutaient âprement. «*Ils nous font suer avec «leur» grève! C'est toujours le petit qui trinque! Le gros lui il s'en fout, il a sa bagnole!*». Un autre qui, brandissant son journal, prenait les gens à témoins: «*Ce sont les taxis qui vont encore se régaler. Y en a un qui m'a refusé de me conduire jusqu'à Asnières, parce que ça faisait trop loin! Et les flics, qu'est-ce qu'ils foutent alors? - Ils surveillent les dépôts, des fois qu'ils y mettent le feu, les grévistes...*», répondit goguenard un passant. Un autre encore: «*Si encore ils faisaient rouler leurs engins sans nous faire payer, ça marquerait le coup. Nous on pourrait gratter et vous parlez d'un déficit pour la compagnie. Ça ne durerait pas longtemps...*».

Chacun y allait de son petit argument. La bonne humeur était de mise. Les prolos s'étaient accommodés de l'absence de moyen de transport et avaient résolu leur problème suivant les méthodes classiques du système D.

Et la grève dura 48 heures. Les cheminots, les agents de la R.A.T.P. n'ont pas flanché. Le gouvernement socialiste non plus, qui a laissé pourrir cette grève, sachant que sa portée était nécessairement réduite. Si elle a provoqué quelques embouteillages ou perturbations de trafic ici ou là, elle n'a pas paralysé l'économie comme certains l'affirmaient. Car les grèves corporatives sont de nos jours sans efficacité. A chaque grève perdue, le travailleur se décourage. Il devient plus difficile de le faire «marcher». Il faut que les militants le comprennent, orientent leur action en conséquence, et adaptent leurs méthodes de lutte aux nécessités de l'heure. Il faut ménager les forces humaines. Ne les utiliser qu'à bon escient. Pour tout ce qui peut contribuer à libérer l'homme de la contrainte du capital et de l'Etat, mais non pour défendre des intérêts de boutiques trop évidents.

Michel PENTHIE